

EVOCATION DE BURRHUS, SOLDAT ET PRECEPTEUR

Lorsque, en 51 après Jésus Christ, **Sextus Afranius Burrhus** est nommé par l'empereur **Claude** préfet du prétoire, charge créée par **Auguste**, réservée aux membres de l'ordre équestre, exercée au cours de l'empire soit par un seul homme soit plus généralement par deux, il accède en tant que commandant en chef de la garde prétorienne, seule force armée présente à Rome, à la responsabilité de la protection de l'empereur.

Cette charge, qui à l'apogée de l'empire fera de son titulaire le deuxième personnage de l'état, est loin d'être une sinécure dans un contexte politique où les conditions de l'accès et du maintien au pouvoir suprême dépendent d'un fragile équilibre entre les volontés et les intérêts de l'armée d'une part, du sénat d'autre part, équilibre sans cesse menacé par le choc des rivalités et des ambitions personnelles.

C'est avec cette nomination que Burrhus entre dans l'histoire du Haut Empire et que les récits des historiens de l'antiquité transmettent sur ce personnage des informations et des commentaires qui ne correspondent pas nécessairement aux critères des actuelles approches scientifiques. La légende se déployant autour de personnages célèbres et le prisme subjectif de commentateurs écrivant longtemps après les événements qu'ils relatent, colorent souvent les portraits tracés de l'encre des passions et des réflexes de prudence ou de flagornerie suscités par une dépendance plus ou moins subie aux puissants du moment.

Néanmoins la figure qui émerge de la collecte de « témoignages » de seconde main résulte d'une vision assez largement partagée semble-t-il de l'officier vaionnais dont il offre l'image « globalement positive » transmise à la postérité. Citoyen romain né dans la cité fédérée de Vasio Vocontiorum, Vaison des Voconces, au même titre que Cneius Pompeius Trogus, l'historien **Troque Pompée** qui écrit au 1^{er} siècle de notre ère une Histoire Philippique en 44 livres dont nous ne connaissons qu'un abrégé rédigé par **Justin, Burrhus** partage - peut-être - aussi cette origine avec celui que Racine dans la préface de Britannicus qualifiait de « *le plus grand peintre de l'antiquité* », Publius Cornelius Tacitus, **Tacite**.

Par contre ce n'est pas d'une origine géographique commune que peut se prévaloir mille huit cents ans plus tard l'industriel alsacien quasi homonyme qui deviendra un mécène particulièrement généreux et compétent de la « résurrection » de Vaison-la-Romaine, **Maurice Burrus**, mais plutôt d'une parenté définie par le goût et le souci du service public. L'historien et archéologue Albert Grenier note ainsi le travail accompli par celui qui parachèvera l'œuvre du premier « redécouvreur » de l'antique Vasio, le chanoine **Joseph Sautel** : « *Commencées avec des moyens très modestes mais poursuivies avec persévérance, les fouilles attirèrent, après 1920, l'attention d'un industriel alsacien, sénateur du Bas-Rhin qui villégiaturait dans les environs et portait le même nom que l'illustre précepteur de Néron, Burrhus, originaire de Vaison et patron du municpe. Sautel venait de trouver une inscription dédiée à Burrhus ; il se fit un plaisir de la révéler à M.Burrhus. Il trouva en lui un mécène qui revint régulièrement à Vaison et les fouilles poussées désormais avec activité dégagèrent d'abord le théâtre duquel appartenaient les « Lunettes » puis, peu à peu, les rues, les maisons et les monuments au moins d'une partie de la ville romaine* ».

Or **Tacite**, né vers 55/57 après J.C et mort vers 120, compose aux alentours des années 110 – soit près de 50 ans après les faits - l'ouvrage connu sous le nom d'**Annales** dans lequel aux livres XIII et XIV il relate l'essentiel de ce que nous savons sur le rôle joué auprès de **Néron** par ce préfet du prétoire mort en 62. De la même époque datent les renseignements fournis par l'écrivain méchamment traité de « *colporteur de ragots* » et qui eut accès aux archives impériales en tant que secrétaire chargé de la correspondance publique latine des empereurs Trajan et Hadrien, Caius Suetonius Tranquillus, **Suétone**, dans sa **Vie des Douze Césars** rédigés entre 119 et 122.

Evidemment le témoin direct que fut Lucius Annaeus Seneca, **Sénèque**, philosophe, conseiller politique et homme d'état, impliqué dans le cours même des événements qu'il commentera directement ou indirectement semble nous introduire au plus près du cœur de l'action. Quelles que soient les contraintes exercées à son égard par le Prince et son entourage ou par lui-même pratiquant une forme d'autocensure politicienne, les réflexions et les activités de Sénèque paraissent avoir été rapportées avec objectivité par Tacite qui nous informe par exemple de cette réponse faite au tribun chargé de l'interroger au

moment où **Néron** cherchait à l'éliminer : « *Je n'ai pas l'esprit enclin à la flatterie, et Néron le sait mieux que personne : il a plus souvent trouvé en moi un homme libre qu'un esclave* ». Les propos mesurés et honnêtes de Tacite consacrés tant à l'action de **Sénèque** qu'à celle de **Burrhus** peuvent donc être considérés comme dignes de foi.

Sur cette courte période où, de 51 à sa mort en 62, **Sextus Afrianus Burrhus** exerça les fonctions de préfet du prétoire qui assurèrent sa notoriété, nous avons besoin d'éclairer le contexte politique et sociétal dans lequel son action a pris sens. La plupart des historiens ou historiographes de l'antiquité privilégiaient les rôles joués par les « grands hommes », fussent-ils grands par leur monstruosité ou une insigne incompetence plutôt que par une réelle stature d'hommes d'état. Or le regard le moins aveuglé par les a priori négatifs ne peut porter que sur une impressionnante galerie des monstres quand il s'arrête sur la redoutable famille que constitue la dynastie des julio-claudiens issue de la succession du premier princeps, Caius Julius Caesar Octavianus Augustus, **Auguste**.

Si le premier empereur, fondateur d'une organisation politique, administrative, sociale, religieuse et militaire qui dura cinq siècles en homogénéisant une vaste mosaïque de territoires et de peuples, si celui-là fut une personnalité d'une envergure exceptionnelle, ses successeurs, eux, peuvent se disputer à bon droit les palmes de la médiocrité, de l'ambition dévoyée ou de la férocité sanguinaire ! La conquête du pouvoir, l'ivresse de sa jouissance, l'illusion d'une toute puissance illimitée ne sont généralement pas affaires d'enfants de cœur et l'on comprend que la violence des luttes intestines puisse entraîner dans le gouffre des passions non maîtrisées les esprits fragilisés par un environnement chaotique, un tempérament maladif ou une éducation déficiente. On mesure mieux alors la force de caractère et la détermination nourrie par des valeurs lucidement adoptées dont il faut faire preuve pour résister à une dissolution à laquelle tout vous encourage à participer. C'est vraisemblablement de cet héroïsme-là, modeste, obstiné et mâtiné de réalisme, que les conseillers du prince, Burrhus et Sénèque, ont témoigné et dont la postérité leur a fait crédit.

Au tribunal de l'histoire qui n'est pas toujours d'une impartialité rigoureuse, convoquons un instant Tiberius Claudius Drusus Nero Germanicus, ce **Claude** qui devient empereur à 52 ans presque malgré lui parce que son neveu Caius

Julius Caesar Augustus Germanicus, surnommé **Caligula**, est assassiné à l'âge de 29 ans par... un préfet du prétoire, Cassius Chaerea, membre d'une conspiration de prétoriens, sénateurs et affranchis, décidés à mettre un terme aux folies sanguinaires et aux gaspillages extravagants de celui qui fut d'abord, quoiqu'épileptique, un jeune homme instruit, intelligent et bon orateur.

Claude, proclamé par les prétoriens en tant que seul représentant de la famille d'Auguste ayant survécu à diverses éliminations dynastiques, est confirmé par le Sénat et les cohortes urbaines convenablement « arrosées » de sesterces pour obtenir leur accord ! Cet intellectuel souffreteux au parler bégayant va s'inscrire en administrateur avisé dans la continuité de l'état voulu par Auguste, aussi attentif aux provinces qu'à la seule Rome et vigilant en matière de politique extérieure sans jamais combattre lui-même. Décidé au début de son règne à gouverner avec la collaboration des sénateurs, il se heurte à leurs critiques et à leurs intérêts par sa volonté d'extension du droit de cité. Aussi s'appuya-t-il essentiellement sur l'armée et surtout sur les prétoriens et cela d'autant plus qu'il vivait dans la hantise de l'assassinat et des comploteurs qui, surpris, étaient impitoyablement sanctionnés.

Mais le danger vint pour lui de son entourage le plus proche et prit l'apparence de ses deux dernières épouses. Celle dont la réputation à peine usurpée lui valut dans l'histoire le privilège - douteux - de métamorphoser son prénom en nom commun, la célébriissime **Messaline** complota activement pour se débarrasser d'un époux peu séduisant qui devait l'encombrer même si, aveuglement ou indifférence, il sembla supporter longtemps ses multiples incartades. Le complot déjoué, son statut de mère –au moins putative – du fils qu'elle avait eu avec Claude, **Britannicus**, ne lui évita pas d'être exécutée en 48. Tombant de Charybde en Scylla, il fut convaincu par son favori, l'affranchi Pallas, d'épouser la jeune **Agrippine** dont le seul tort était d'être sa nièce puisqu'elle était fille de son frère **Germanicus**, personnage valeureux et cher au cœur des romains, pas forcément décédé de mort naturelle !

Si l'inceste fut juridiquement contourné pour rendre le mariage possible, le malheur était entré dans le lit de l'empereur avec cette redoutable personne dont l'ambition en ces temps où le pouvoir s'exerçait rarement au féminin ne trouva à se satisfaire que par procuration, et notamment par celle du fils conçu lors d'un premier mariage qui, adopté par Claude en février 50 quelques mois

après l'avoir marié à sa fille **Octavie**, prit plus tard le nom de Nero Claudius Caesar Augustus Drusus Germanicus, plus familièrement connu sous l'appellation de **Néron**. Comme, en mère dévouée, elle redoutait que l'affection de l'empereur le conduisit à préférer pour sa succession son fils légitime, **Britannicus**, à son fils adoptif, elle jugea bon d'écarter ce risque en le faisant, discrètement à l'aide de poison dissimulé dans un plat de champignons, passer de vie à trépas et en prenant soin dans la foulée, avant que la mort de **Claude** ne soit ébruitée, de faire proclamer son fils par les prétoriens, promesse de dons substantiels à l'appui !

C'est donc dans un tel contexte fortement perturbateur qui caractérisait la cour impériale, quand le gouvernement de l'empire cherchait à atteindre une certaine stabilité entre la pression exercée par l'armée d'une part et le Sénat d'autre part, que **Sénèque** avait fait appel à **Burrhus**, nommé préfet du prétoire à l'instigation d'Agrippine, pour l'épauler dans la cruciale mission d'éducation du jeune Néron. En effet cette dernière avait plutôt été négligée dans ses premières années quand Agrippine avait confié son fils aux bons soins de sa belle-sœur **Domitia Lepida**, mère de Messaline...Le propre père de l'enfant **Cneus Domitius Ahenobarbus** ne disait-il pas, à en croire les prédictions évoquées par Pline l'Ancien et la parole rapportée par Suétone, « *qu'il n'avait pu naître d'Agrippine et de lui rien que de détestable et funeste à l'Etat* » !

Lourde destinée certes pour ce jeune homme qui s'est vu avant l'âge vêtu de la toge virile et dont la mère s'est souciee d'acheter la popularité en puisant dans le trésor impérial, l'exhibant de surcroît et le faisant combler d'honneurs tout en maintenant soigneusement dans l'ombre son « frère » Britannicus . Lourde destinée et pourtant ce fils trop drivé par une mère abusive ne manifeste que peu de goût pour le pouvoir en ces premières années où il va sous la houlette attentive de Sénèque et de Burrhus développer ses talents d'orateur, de juge, de militaire et ses goûts pour la musique, la poésie et la conduite des chars. La mort de Claude l'ayant fait empereur à l'âge de 17 ans, il reste pendant quelques années sous la tutelle de ses précepteurs devenus ses conseillers et sa réputation de modestie et de sagesse sera telle qu'on se répète à l'envie les bons mots qui lui sont attribués comme le jour où devant signer un décret d'exécution de deux criminels il se serait écrié : « *J'aurais aimé ne pas savoir écrire* ». Période heureuse que ce *Quinquenium aureum*, cinq ans de règne

équilibré superbement inauguré par cette déclaration initiale faite au Sénat et transmise par **Tacite** au livre XIII des Annales: « *On ne le verrait point, juge de tous les procès, enfermer dans le secret du palais l'accusation et la défense, afin que le pouvoir de quelques hommes y triomphât sans obstacle. Ni la vénalité ni la brigue ne pénétreraient à sa cour ; sa maison et l'Etat seraient deux choses distinctes ; le sénat pourrait reprendre ses antiques fonctions, l'Italie et les provinces du peuple romain s'adresser au tribunal des consuls : par eux, on aurait accès auprès des pères conscrits ; lui, chargé des armées, leur réservait tous ses soins* ».

Mais le fils et l'élève finissent par s'émanciper d'un contrôle devenu trop pesant ! Celui qui le jour où il accéda à l'empire donna comme code secret à la garde de nuit le mot de passe « *la meilleure des mères* » se rebelle peu à peu contre les intrusions d'**Agrippine** dans sa vie privée comme dans la conduite des affaires. Lorsque celle-ci prétend le faire renoncer à la jeune esclave **Actée** dont il est fort épris, s'il consent pour « *raison d'état* » invoquée par Sénèque à ne pas répudier Octavie qui lui a été imposée, il n'hésite pas malgré les menaces de sa mère à exiler **Pallas** l'ex-favori de **Claude** devenu l'amant d'**Agrippine**. De ses précepteurs conscients de la violence de moins en moins bien contenue de **Néron**, **Tacite** nous dit que « *Ces deux hommes qui gouvernaient la jeunesse de l'empereur avec un accord peu commun dans un pouvoir partagé, exerçaient, à des titres divers, une égale influence : Burrhus par ses talents militaires et la sévérité de ses mœurs, Sénèque par ses leçons d'éloquence et les grâces dont il paraît la sagesse ; travaillant de concert à sauver le prince des périls de son âge, et, si la vertu l'effarouchait, à le contenir au moins par des plaisirs permis* » .

C'est cette lutte d'influence qu'en 1669 Racine retrace dans son *Britannicus*, acte III, scène 3 :

*Agrippine : Eh bien ! je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons !
Et vous vous signalez par d'illustres leçons !
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.
Vous le savez trop bien ; jamais, sans ses avis,
Claude qu'il gouvernait n'eût adopté mon fils.
Que dis-je ? A son épouse on donne une rivale ;*

*On affranchit Néron de la foi conjugale :
Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, et nourrir dans son âme
Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme !*

*Burrhus : Madame, jusqu'ici c'est trop m'accuser ;
L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire :
Son orgueil dès longtemps exigeait ce salaire ;
Et l'empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la cour demandait en secret. (...)*

*Agrippine : Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon silence irrite vos dédains ;
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine :
Le ciel m'en laisse assez pour me venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir.
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un empereur
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille ;
De l'autre, on verra le fils d'Enobarbus,
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit ;
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses ;
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même...*

Toutefois la fureur d'Agrippine, attaquée dans ses prérogatives et ses influences, allant jusqu'à menacer son fils de recourir à Britannicus fit basculer Néron en 55 dans la facilité du crime politique. Tacite rapporte qu' « *Agrippine, forcenée de colère, semait autour d'elle l'épouvante et la menace ; et, sans épargner même les oreilles du prince, elle s'écriait que Britannicus n'était plus un enfant ; que c'était le véritable fils de Claude, le digne héritier de ce trône, qu'un intrus et un adopté n'occupait que pour outrager sa mère. (...) Grâce aux dieux et à sa prévoyance, son beau-fils vivait encore : elle irait avec lui dans le camp ; on entendrait d'un côté la fille de Germanicus, et de l'autre l'estropié Burrhus et l'exilé Sénèque, venant, l'un avec son bras mutilé, l'autre avec sa voix de rhéteur, solliciter l'empire de l'univers. (...) Néron, alarmé de ses fureurs, et voyant Britannicus près d'achever sa quatorzième année, rappelait tour à tour à son esprit et les emportements de sa mère, et le caractère du jeune homme. (...) Nul crime dont on put accuser Britannicus, et Néron n'osait publiquement commander le meurtre d'un frère : il résolut de frapper en secret, et fit préparer du poison. »*

Empoisonné au cours d'un banquet, son bûcher de funérailles allumé dans la même nuit, Britannicus fut neutralisé sans que ses amis et partisans puissent le protéger ni protester contre l'injustice de son sort. Une fois de plus libéralités et argent firent se clore les bouches à l'exception d'Agrippine dont le courroux s'augmenta encore. Pendant longtemps il fut reproché à Burrhus d'avoir reçu en partage une partie des dépouilles prélevées sur les biens du prince assassiné, ainsi que le mentionne Tacite : « *On ne manqua pas de trouver étrange que des hommes qui professaient une morale austère se fussent, dans un pareil moment, partagé comme une proie des terres et des maisons. Quelques-uns pensèrent qu'ils y avaient été forcés par le prince, dont la conscience coupable espérait se faire pardonner son crime, en enchainant par des présents ce qu'il y avait de plus accrédité dans l'Etat. »*

Tacite reconnaît qu' « On allait se précipiter dans les meurtres, si Burrhus et Sénèque ne s'y étaient opposés », s'ils n'avaient pas tenté de limiter l'influence néfaste d'Agrippine, mais Néron convaincu qu'ils étaient de son parti les engloba dans la méfiance puis la haine éprouvée pour sa mère et ne leur laissa pas le choix d'accepter ou de refuser ses royales largesses. Comme l'écrivit Sénèque dans son traité *Des Bienfaits* (II, XVIII) : « Il est des cas où il faut

recevoir malgré soi. Un tyran cruel et emporté me donne : si je dédaigne son présent, il se croira outragé. Puis-je ne pas accepter ? Je mets sur la même ligne qu'un brigand, qu'un pirate, ce roi qui porte un cœur de brigand et de pirate ; que faire ? Voilà un homme peu digne que je devienne son débiteur. Quand je dis qu'il faut choisir son bienfaiteur, j'excepte la force majeure et la crainte sous lesquelles périt la liberté du choix. Si la nécessité t'ôte le libre arbitre, tu sauras que tu obéis... Veux-tu savoir si je consens ? Fais que je puisse ne pas consentir ».

Echouant dans ses manigances, allant dit-on jusqu'à tenter d'entraîner son fils dans l'inceste à la faveur de l'ivresse du banquet, Agrippine est écartée du pouvoir et se retire dans une de ses propriétés au bord de la mer d'où elle ne cesse d'entretenir de multiples conspirations. Malgré les visites de politesse qu'il lui rend, Néron semble décidé à mettre fin à ses manœuvres et, selon Tacite dans le livre XIV des Annales, fait organiser le naufrage d'un navire duquel sa mère réchappe sans se faire d'illusion sur l'auteur de la tentative criminelle. Elle envoie un messenger à la cour et Néron « *éperdu de frayeur, s'écrie que sa mère va venir, avide de vengeance, armer ses esclaves, soulever peut-être les soldats, faire appel au sénat et au peuple, leur dénoncer son naufrage, sa blessure et le meurtre de ses amis ; quel secours lui reste-t-il, à lui, si Burrhus et Sénèque n'avisent à le sauver ? Il les avait mandés en toute hâte ; on ignore si auparavant ils étaient instruits. Tous deux gardèrent un long silence pour ne pas faire de remontrances vaines ; ou croyaient-ils les choses arrivées à ce point extrême que, s'il ne prévenait Agrippine, Néron était perdu ? D'ordinaire plus prompt à s'ouvrir, enfin Sénèque regarda Burrhus et lui demanda si l'on ordonnerait ce meurtre aux soldats. Burrhus répondit que les prétoriens, attachés à toute la maison des Césars et plein du souvenir de Germanicus, ne se permettraient aucune violence contre sa fille ; qu'Anicet achevât ce qu'il avait promis. Celui-ci, sans balancer, demanda à consommer le crime. A cette offre, Néron s'écrie : d'aujourd'hui l'empire est à moi, et ce magnifique cadeau, je le tiens de mon affranchi* ». La rédaction du message par lequel Néron informa le sénat fut imputé par certains à Sénèque, accusé alors d'apologie du crime.

Avec le meurtre de sa mère et bien que sa responsabilité directe soit mise en cause par certains historiens, Néron s'affranchit définitivement des scrupules

qui limitaient encore sa folie sanguinaire. En 62 Burrhus meurt, l'année de l'ensevelissement de Pompéi sous la lave du Vésuve, la même année qu'Octavie, l'épouse délaissée, répudiée, exilée et enfin assassinée pour permettre à Néron d'épouser en toute sérénité sa bien-aimée Poppée. Écoutons ces derniers commentaires de Tacite : « *Cependant l'Etat perdait ses appuis à mesure que ses maux s'aggravaient. Burrhus cessa de vivre ; par la maladie ou par le poison, c'est ce qu'on ne put savoir. Une enflure au-dedans de la gorge, qui, s'accroissant peu à peu, lui ôta la vie avec la respiration, semblait annoncer une mort naturelle ; mais on assurait plus généralement qu'une main guidée par Néron lui avait, sous le nom de remède, humecté le palais de sucs meurtriers. Burrhus, ajoute-t-on, s'aperçut de ce crime ; et, Néron étant venu le visiter, il détourna les yeux, et, pour toute réponse à ses questions, lui dit qu'il se trouvait bien. Cette grande perte excita des regrets, que nourrirent longtemps le souvenir des vertus de Burrhus et le choix de ses successeurs, l'un d'une probité molle et nonchalante, l'autre ardent pour le crime et tout souillé d'adultères.(...) La mort de Burrhus brisa la puissance de Sénèque : le parti de la vertu était affaibli d'un de ses chefs, et Néron d'ailleurs penchait pour les méchants ».* En 65 Sénèque qui s'était placé à l'écart du pouvoir est accusé de participation à la conspiration de Pison et reçoit l'ordre de s'ouvrir les veines. C'en est bien fini du parti de la vertu.